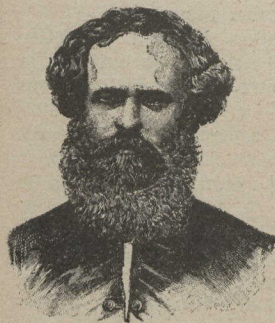


UNE PAGE DE MAITRE

LA PANTOUFLE VIOLETTE, PAR ARSÈNE HOUSSAYE



M. Arsène Houssaye

C'était au château d'Anet, où Greuze copiait un portrait de Diane de Poitiers. Il y avait rencontré M. de Florian, qui lui contait, tous les jours, un chapitre de la vie de la belle pécheresse.

—Ah ! disait Greuze au poète, que vous êtes heureux de faire un tableau en vous promenant !

Un soir qu'ils venaient, tous deux, de

s'arrêter dans un des bosquets de la fontaine de Diane :

—Reposons-nous là, dit Greuze ; je viens de retrouver, par hasard, un des plus charmants souvenirs de ma jeunesse ; c'est un coup qui m'a frappé au cœur, me voilà tout chancelant. Ah ! la jeunesse et l'amour ! les romans de la vie !

Greuze s'était appuyé contre un vieil arbre.

* * *

—Je puis bien vous confier cela, monsieur le capitaine de dragons, car vous comprenez les saintes amours. J'avais vingt ans, j'étais dans toute la floraison de ma vie ; je m'épanouissais au soleil, je peignais avec délices des saintes et des profanes. Et puis, j'aimais à la folie. Hélas ! qui aimais-je ? La femme de mon vieux maître Gromdon. C'était une belle créature qu'il avait épousée près de Vaucluse, dans le pays de l'amour et de la beauté. La première fois que je la vis venir dans l'atelier, le pinceau me tomba des mains ; la seconde fois, mon cœur bondit violemment ; enfin, cet amour fatal me surprit tout d'un coup. Je n'étais guère, alors, qu'un peintre d'enseignes ; par elle, la grâce et le sentiment, la couleur et l'harmonie, me furent révélés comme par enchantement. Quelques semaines se passèrent sans que mon cœur osât parier même dans mes regards ; sans une pantoufle violette, peut-être n'aurais-je jamais rien dit.

—Or donc, un matin, je peignais un petit tableau pour le musée ridicule d'un marquis de Hautbois, lorsqu'elle vint à l'atelier dans le plus simple et le plus aimable déshabillé blanc que j'aie jamais vu ; sa magnifique chevelure d'ébène s'échappait du peigne en touffes rebelles ; son corsage, à peine dessiné, n'en était que plus attrayant. Elle traînait, d'un pied paresseux, de jolies pantoufles violettes, trois fois trop grandes. Tout en peignant mon tableau, je la regardais du coin de l'œil, mais de toute mon âme. Elle vint se pencher au-dessus de moi :

—Le joli tableau ! dit-elle, après avoir jeté un coup d'œil distrait.

—J'étais dans le feu, mais non pas dans le feu des damnés. Son épaule touchait mon épaule, son souffle agitait mes cheveux. J'allais perdre la tête, quand la voix de mon maître se fit entendre : Eléonore s'envola comme un oiseau ; mais sa pantoufle resta en chemin.

—Je me jetai comme un bou sur cette pantoufle, je la baisai avec ardeur d'une lèvre agitée ; j'étais si aveuglé par la passion, que je ne vis pas venir à moi la petite Jeannette, la fille d'Eléonore, cette même Jeannette qui est, à cette heure, la femme de Grétry. L'enfant, surprise de me voir baisser avec tant de feu la pantoufle de sa mère, s'enfuit à toutes jambes pour aller conter cela à son père ; ainsi, elle apprit mon amour à Eléonore.

—Greuze est un enfant, dit-elle toute effrayée.

—Il n'y a plus d'enfant, dit Gromdon en souriant, pour cacher sa jalousie.

—Le déjeuner fut silencieux. Dans l'après-midi, la petite Jeannette, sur la prière de sa mère, vint me demander la pantoufle violette. Je répondis que je n'avais pas vu la pantoufle violette.

—Le lendemain, craignant une "visite domiciliaire", je pris la pantoufle en allant porter mon petit tableau à la galerie du marquis de Hautbois.

J'allai au fond du parc, où j'avais le privilège de rêver tout à mon aise ; je cachai ma chère pantoufle dans le feuillage d'un bosquet touffu (celui où nous sommes me l'a rappelé tout à l'heure). Pendant plus d'un mois, je retournai, tous les soirs, dans le bosquet ; le marquis était aux eaux de Spa ; je n'étais distrait, dans mes promenades amoureuses et souteres, que par un vieux bonhomme de jardinier, qui voulait me prouver un peu trop souvent que les roses qu'il cultivait valaient bien celles que je peignais. Bienheureux temps ! les jours passaient comme des heures, les heures passaient comme des songes d'or ! Bienheureux amour ! mon cœur ne recherchait qu'un peu de silence, un peu d'ombre, une pantoufle violette !

—Qu'en dites-vous, mon cher poète des bergères ? Némorin est un petit Fronsac auprès du Greuze d'autrefois.

—Cependant, la pantoufle perdue inquiétait Eléonore ; une fois, à l'atelier, pendant que Gromdon recommandait un visiteur à la porte, elle me dit, d'un ton presque sévère :

—Mais ma pantoufle, Greuze, où est-elle donc ?

—Dans le jardin du marquis, dis-je en tremblant ; venez la chercher là.

—Vous êtes fou, Greuze !

—Et, comme Gromdon fermait la porte, elle chanta d'une voix adorable : "Entendez-vous chanter Suzon ?"

—Quelques jours après, Gromdon partit pour le Puy, où il devait restaurer une sainte Marie-Madeleine. Il songea à m'emmener avec lui ; mais le voyage coûtait quelques douzaines d'écus, "plus que tu ne vaux", m'avait-il dit. La jalousie lui coûtait un peu moins, tout compte fait.

—Il partit donc seul ; moi, je me promenai de plus belle dans mon paradis terrestre ; Eve manquait toujours, mais j'avais déjà sa pantoufle. Eléonore descendait de notre première mère en droite ligne : elle était curieuse comme toutes les femmes ; elle vint aussi, à son tour, sous l'arbre défendu. Un soir, un beau soir comme aujourd'hui : à peine un nuage par-ci, par-là, un doux soleil couchant, des oiseaux qui chantaient, des abeilles qui s'enivraient dans les mugnets. Je soupirais de joie et d'amour dans mon cher bosquet, quand j'entendis, tout à coup, la voix perçante de la petite Jeannette ; je regardai par un oeil du feuillage ; je vis, dans l'allée des grenadiers, Mme Gromdon et sa fille ; la fille bondissant comme un faon, la mère triste et pensive comme une femme qui se recueille dans son cœur.

—Ah ! qu'elle était belle, dans cette lumière pâle du soir ! Que de grâce dans sa nonchalance ! Que de douceur angélique dans sa figure rêveuse ! Elle venait de mon côté, mais comme une femme qui ne sait où elle va.

—Où allait-elle ?

—Le jardinier, en passant près d'elle, lui dit que j'étais dans le bosquet, croyant, sans doute, qu'elle me cherchait. Elle avançait toujours sans trop lui répondre. Le bonhomme s'était arrêté avec Jeannette ; il lui cueilait quelques grenades d'un air paternel : Jeannette, ravie, laissa aller sa mère et suivit le vieux jardinier. Moi, j'étais toujours caché dans le bosquet, comme le serpent ; chaque pas d'Eléonore me frappait au cœur. Elle venait sans détours, elle allait arriver. Je saisis la pantoufle et la baisai avec une nouvelle passion. Il y avait peut-être un peu de charlatanisme dans ce mouvement, car Eléonore pouvait déjà me voir ; l'amour le plus profond n'est-il pas toujours un peu charlatan ?

—Mme Gromdon me surprit les lèvres sur sa pantoufle ; elle voulut rire et se moquer ; mais, touchée au cœur de ce culte silencieux et romanesque, elle sourit tristement.

—Madame, dis-je en me jetant à ses pieds, voilà votre pantoufle.

—Elle soupira.

—Allons, mon pauvre enfant, murmura-t-elle, relevez-vous et n'en parlons plus.

—Et, tout en parlant ainsi, elle ne put s'empêcher de glisser ses jolis doigts dans les blondes

touffes de ma chevelure : j'avais, à vingt ans, la plus belle chevelure du monde. Je me relevai tout en lui baisant la main ; elle sentit des larmes brûlantes y tomber avec le baiser. Vous le dirai-je ? Entraînée par mon amour, elle pencha sa belle tête sur mon épaule.

—Greuze, dit-elle d'une voix étouffée, ne m'aimez plus, de grâce, car tout serait perdu. Moi, je ne vous aime pas, c'est dit, je ne vous aime pas.

—Hélas ! madame, mon amour, c'est mon seul bien ; cela ne fait de mal à personne, pas même à vous, madame.

—Eléonore secoua la tête en soupirant. Nous gardâmes le silence durant quelques secondes. Nous écoutâmes le vent dans le feuillage, le bourdonnement de l'abeille, la note attendrie de la verdrière, mais surtout les battements de notre cœur.

—Je donnerais bien des jours encore pour des secondes de ce moment béni du ciel. Eléonore était toute palpitante, je la dominais par mon amour ; mais j'osais à peine toucher ses cheveux de mes lèvres égarees. Elle releva enfin la tête, elle me regarda avec sa douceur ineffable, elle voulut me parler ; mais ma bouche étouffa sa parole. C'était trop et trop peu ! Ce fut tout.

—Elle voulut se détacher de mes bras, je la retins.

—Pourquoi ne pas vous aimer ? lui dis-je.

—A ce moment, sa main, qui venait à nous, jeta un petit cri perçant. Sa mère se tourna vers elle.

—Pourquoi ne pas m'aimer ? dit-elle, pourquoi ? Voilà une réponse que Dieu m'envoie.

—Et elle indiqua Jeannette du doigt.

—Elle sortit du bosquet pour aller vers sa fille. A peine dehors, le soleil, qui allait disparaître dans les nuages de l'horizon, lui jeta, sur le front, un rayon magique dont je fus ébloui, une sainte auréole qui me rappela soudainement les Vierges de Raphaël. Le ciel était venu à notre secours, l'amour maternel triomphait.

—Jusque-là, j'avais aimé avec des espérances coupables, j'avais senti que la bouche cherche encore sur la terre quand l'âme est déjà dans le ciel ; mais, depuis ce charmant tableau, ma bouche se ferma sans murmurer, mon âme s'éleva jusqu'à l'adoration. Eléonore ne fut plus une femme pour moi, ce fut l'image idéale que Dieu laisse entrevoir au poète, le divin modèle que le grand peintre d'en-Haut montre quelquefois au pauvre peintre d'ici-bas.

—J'ai souvent tenté de reproduire ce tableau, ce tableau qui est encore tout animé dans mon âme ; mais j'ai toujours échoué, ma main tremblait, mon cœur troublait ma vue, je ne faisais rien qui vaille. Il n'y a qu'un poète qui parvienne à saisir dans son oeuvre toute la poésie de l'amour. Oh ! divine pantoufle violette ! vous avez été mon talisman. Mais la vertu l'a mise à son pied et me l'a prise."

* * *

Ainsi conta Greuze, tout en cachant ses larmes.

ARSENE HOUSSAYE.

SOURIRE D'AVRIL

La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords, Scintillait bien avant qu'elle fût regardée, Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée, Et que l'âme anxieuse eût habité les corps ;

D'innombrables vivants contemplant, depuis lors, Sa lointaine lueur aveuglément dardée ; Indifférente aux yeux qui l'auront obsédée, La Grande Ourse luira sur le dernier des morts.

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne, O figure fatale, exacte et monotone, Pareille à sept cœurs d'or plantés dans un drap noir,

Ta précise lenteur et ta froide lumière Déconcertent la foi ; c'est toi qui, la première, M'as fait examiner mes prières du soir.

SULLY PRUDHOMME,

de l'Académie française.